

L'HUMAIN · EXTRAIT OFFERT

Le mode d'emploi des gens

*Une famille, un samedi, et enfin les mots pour
comprendre les siens.*

WISELUD

Il y a dans chaque famille quelqu'un qui vérifie tout. Quelqu'un qui fonce. Quelqu'un qui dit «comme tu veux» depuis quarante ans. On les aime, et on ne les comprend pas.

Ce livre s'y prend autrement que les autres. D'abord une **histoire**: une maison qui se vide un samedi de juin, neuf personnes, une boîte en fer, un orage. Elle se lit d'une traite, sans rien analyser, chacun y reconnaîtra sa propre famille. Ensuite, le **mode d'emploi**: pourquoi chacun a fait exactement ça, ce qu'il attendait sans savoir le demander, et les phrases qui l'auraient ouvert.

On ressent d'abord. On comprend ensuite. Et le lundi matin, on regarde tout le monde autrement.

Une consigne, une seule: lire les deux parties dans l'ordre. La seconde raconte la fin de la première.

Ce qu'on va traverser ensemble

D'abord l'histoire, neuf épisodes, du message de 8h07 au déjeuner d'un an après. Ensuite le mode d'emploi, le moteur, la manière, le carburant, l'ombre, le miroir, la pratique. Et pour finir, une antisèche à coller sur le frigo.

PREMIÈRE PARTIE — L'HISTOIRE

01	La maison de la rue des Tilleuls	Là où tout commence
02	Le message	Les matins réagissent
03	Les arrivées	Chacun franchit le portail

PREMIÈRE PARTIE

L'histoire

*Un samedi rue des Tilleuls. À lire d'une traite,
sans rien chercher à comprendre, c'est le travail de
la deuxième partie.*



01

PREMIÈRE PARTIE · L'HISTOIRE

La maison de la rue des Tilleuls

*Cinquante-huit ans de dimanches, un panneau
« Vendu » dans la haie, et un camion de
déménagement réservé pour lundi matin.*

C'est une maison comme il en existe dans chaque famille: trop grande depuis longtemps, chauffée pour deux pièces sur huit, avec un portail qui ne ferme que si on le soulève légèrement, et tout le monde sait le soulever sans y penser, c'est à ça qu'on reconnaît ceux de la maison.

Jeanne y est arrivée en mariée. Elle y a élevé quatre enfants, enterré un mari, réchauffé trente hivers de petits-enfants. Lundi, elle part. Une chambre l'attend à la résidence des Glycines, avec une fenêtre sur un parking et un bouton d'appel qu'elle a déjà décidé de ne jamais utiliser. Elle a dit oui aux Glycines un mardi soir, au téléphone, d'une voix si tranquille que personne n'a osé lui demander de le répéter.

Restait la maison à vider. Un samedi a été choisi, le premier de juin, et un message envoyé. Neuf personnes viendront. Un qui arrivera cinq minutes avant l'heure avec une liste imprimée en deux exemplaires, au cas où quelqu'un voudrait la sienne, personne ne la demandera. Une qui a «juste apporté deux ou trois choses» dans quatre sacs isothermes. Un qui se garera en double file dans sa propre famille. Un que personne ne verra entrer. Un qui soulève seul les meubles à trois porteurs. Une qui a pensé aux sangles auxquelles personne n'avait pensé. Un qu'on retrouvera au grenier. Une qui sent les ambiances comme d'autres sentent la pluie. Et un qui filmera tout, surtout au mauvais moment.

“

Neuf personnes qui croient venir vider des placards. La journée a d'autres plans.



02

LE SAMEDI · 8H07

Le message

*Quatorze mots envoyés dans un groupe familial, et
autant de matins qui changent de couleur d'un
coup.*

Quatorze mots

Le message part de chez Michel, l'aîné, rédigé la veille au soir, relu deux fois au petit-déjeuner : « Rappel : on vide la maison de maman aujourd'hui. Rendez-vous 9h. Prévoir cartons et gants. » Il a hésité sur le point final (trop sec ?), puis l'a gardé. Un rappel sans point final, ce n'est pas un rappel.

Chez Marie-Claude, la fille de Jeanne, le téléphone vibre sur la table de la cuisine, entre deux quiches qui refroidissent. Elle lit, et répond dans la seconde : « On apporte le déjeuner ! Dites-moi qui ne mange pas de porc 🐷 ». Personne ne répondra à la question. Elle prévoira pour tous les cas de figure.

Chez Nadia, la femme de Michel, le message est lu à 8h07, c'est-à-dire douze secondes après son envoi, elle était réveillée depuis six heures moins le quart. Elle relit « prévoir cartons et gants » et pense : et les sangles ? Personne n'a parlé de sangles. Elle va chercher les sangles dans le garage, plus une trousse de premiers secours, plus les papiers du fourgon. Dans la voiture, elle demandera à Michel si l'escalier de la cave a été signalé à tout le monde. Il dira oui. Elle enverra quand même un message au groupe.

Franck, le troisième de la fratrie, voit la notification en sortant de sa douche, l'écran posé sur le lavabo. Il répond d'un pouce : « 👍 J'amène le fourgon de la boîte. » Puis, une minute plus tard, dans un message séparé, comme une pensée qu'il faut cadrer avant qu'elle déborde : « Objectif : tout sorti avant 17h. » Dans le miroir, il évite brièvement son propre regard, et c'est déjà passé.

Théo, le fils de Franck, dort. Son téléphone, en silencieux, s'allume dans le noir pour personne. Il verra le message à 9h40 et enverra un vocal de trente secondes où l'on entend qu'il court : «J'arrive j'arrive j'arrive, gardez-moi le fauteuil jaune, je répète, le-fau-teuil-jaune.»

Louise, la fille de Marie-Claude, est déjà dans le train depuis Nantes quand le message arrive. Elle le lit deux fois. Quatorze mots, zéro sentiment; c'est bien un message de Michel. Elle regarde défiler les champs par la fenêtre et compose une réponse, «Ça fait tout drôle quand même  », qu'elle efface avant de l'envoyer. Elle met ses écouteurs. La playlist s'appelle «courage».

Marcel, le frère aîné de Jeanne, ne lira jamais le message : il ne fait pas partie du groupe, il refuse «ces machins». Jeanne l'a appelé jeudi. Il a dit «j'y serai à huit heures», et à 8h07, précisément, il gare sa voiture devant le portail, une heure avant tout le monde, parce qu'un rendez-vous à neuf heures, ça se prépare à huit.

Étienne, le mari de Marie-Claude, lit le message par-dessus l'épaule de sa femme, entre deux gorgées de café, hoche la tête pour lui-même, et va chercher dans son bureau une chose dont il est le seul à connaître l'existence : un plan de la maison, dessiné à la main il y a vingt ans, avec les mesures des pièces. Il le glisse dans sa sacoche sans en parler à personne. On ne sait jamais. Si : lui, il sait.

Paul, le petit dernier, répond en dernier, à 8h52 : «ok  ». Deux caractères et un rond jaune. C'est peu. C'est Paul. Il passera pourtant prendre le pain, les journaux pour emballer les verres, et des croissants pour Jeanne, parce que sans que personne l'ait décidé, c'est toujours Paul qui pense à Jeanne.

An illustration of a man in a blue cap and grey t-shirt carrying two wooden chairs through a stone gate. The gate is flanked by stone pillars and covered in ivy. A blue car is parked on the left, and a dark car is partially visible in the foreground. The scene is set in a rustic, possibly Mediterranean, environment with trees and a stone wall in the background.

03

LE SAMEDI · 8H07 - 10H20

Les arrivées

On peut tout savoir de quelqu'un en regardant simplement comment il franchit un portail.

Marcel, une heure avant tout le monde

Marcel n'attend pas : attendre, c'est déjà être en retard sur ce qu'on pourrait faire. À 8h20, il a soulevé le portail, geste appris il y a un demi-siècle, ouvert les volets du rez-de-chaussée, et commencé à sortir seul le buffet du salon, un meuble que le déménageur estimera plus tard «à trois porteurs minimum». Jeanne, par la fenêtre de la cuisine, le regarde faire sans intervenir. Elle sait depuis toujours qu'on n'arrête pas Marcel ; on lui ouvre les portes pour qu'il ne les arrache pas.

Michel et l'ordre des opérations

La voiture de Michel se gare au millimètre le long de la haie, laissant la place exacte pour le fourgon de Franck, il y a pensé hier. Nadia en descend avec les sangles. Michel embrasse sa mère, pose sa liste sur la table de la cuisine, et la journée commence dans sa tête : pièce par pièce, étage par étage, du moins utile au plus fragile. À 9h01, il regarde sa montre. À 9h04, il la regarde encore. Le reste de la famille appelle ça «faire son Michel».

Marie-Claude et Étienne arrivent à 9h10, la voiture pleine de nourriture jusqu'aux vitres arrière. Marie-Claude embrasse Jeanne en lui trouvant petite mine, embrasse Michel en lui trouvant petite mine, et investit la cuisine dont elle rallume le vieux four d'un geste de propriétaire. Étienne, lui, serre les mains, murmure quelque chose d'aimable, et disparaît. On le retrouvera au grenier.

Louise, à pied depuis la gare

Louise a refusé qu'on vienne la chercher : elle voulait faire à pied le chemin de la gare, celui des étés d'enfance, une dernière fois. Elle arrive les joues rouges, s'arrête à trois mètres du portail, et reste immobile un long moment devant la maison, assez longtemps pour que Marcel, qui passe avec une chaise dans chaque main, lui lance : « Elle va pas s'envoler, petite. » Louise sourit, entre, et va d'abord toucher le tronc du tilleul, sans expliquer, parce que ça ne s'explique pas.

Paul, personne ne l'a vu arriver. Il est là depuis 9h15, en fait : entré par la cuisine, il a posé le pain et les croissants, embrassé sa mère, et s'est mis à emballer les verres dans du papier journal, à la table, tranquillement, comme un homme qui aurait fait ça toute sa vie. Quand Michel le découvre : « Ah, t'es là, toi ? » Paul : « Depuis un moment. » Et c'est vrai, dans tous les sens du terme.

Théo, en musique

Théo arrive à 9h50, le casque sur les oreilles, et franchit le portail sans le soulever : il l'enjambe. Il traverse la maison en coup de vent, embrasse sa grand-mère au passage, fonce au salon vérifier que le fauteuil jaune est toujours là, s'y assoit trois secondes pour officialiser la réservation, photographie le salon à moitié vide « parce que plus jamais », et remonte le couloir en proposant à la cantonade d'ouvrir une buvette. Il ne portera pas le plus lourd, mais d'ici midi, tout le monde aura ri au moins une fois. C'est aussi un métier.

Franck, enfin

Le fourgon de la société, «MENUISERIES FRANCK L. L'ALU QUI DURE», se gare en double file, warnings, portière qui claque. Franck traverse l'allée en terminant un appel, embrasse tout le monde avec le téléphone encore chaud dans la poche, et dit la phrase qu'il prépare depuis deux rues : «Bon ! On est sur quoi, là, concrètement ? » Michel lui tend la liste. Franck la parcourt en huit secondes, dit «parfait, on split en deux équipes», et la famille, qui vidait des placards, se retrouve dotée d'un organigramme.

Personne n'a remarqué, sauf Louise, de la fenêtre de l'étage, que le fourgon est resté garé deux rues plus loin pendant une minute entière avant d'apparaître. Moteur coupé. Elle ne le dira à personne. Elle range l'information là où elle range tout : au chaud, avec les choses vraies.

La journée ne fait que commencer.

Il reste à cette famille un déjeuner sous le tilleul, une boîte en fer découverte au grenier, un orage, et une dernière soirée que personne n'oubliera.

Et après l'histoire, le mode d'emploi : pourquoi chacun a fait exactement ça, ce que chacun attendait sans savoir le demander, et les phrases qui les auraient ouverts. Chaque famille fonctionne pareil.

Le livre complet: «Le mode d'emploi des gens», plus de quatre-vingts pages illustrées, avec l'antisèche à coller sur le frigo.

Le livre complet est ici: lhumain.wiseagency.fr